

«révolutions» arabes suspectes

Le discours péjorant et manichéen marque tout simplement la relation des puissances occidentales dominant l'information et construisant ainsi les images que d'autres reproduisent. C'est le même schéma que nous retrouvons dans la couverture des événements de Syrie, de Libye ou de Côte d'Ivoire, la présence étrangère est donnée à voir comme naturelle. Le président est sujet à diabolisation extrême. Gbagbo est affublé de tous les adjectifs négatifs alors que les résultats de l'élection présidentielle posent problème dans un pays désormais plongé au même titre que la Libye dans une guerre civile provoquant des centaines de morts et menaçant sérieusement la sécurité nationale de puissances régionales arabes comme l'Algérie et l'Égypte.

L'éthique journalistique est hors-jeu, même si on essaie de donner l'illusion du vrai et de laisser en haleine un lecteur-spectateur suivant un feuilleton qui n'en finit pas, mettant en scène les bons et les mauvais bougres. Ainsi, l'Arabe et l'Africain sont considérés comme des «sauvages», barbares ou anormaux, donc fous. C'est le cas de Saddam Hussein, de Mouammar Kadhafi et de Laurent Gbagbo pouvant commettre les pires crimes.

Le lexique animalier vient au secours de certains journaux. L'éthique journalistique est hors-jeu, même si on essaie de donner l'illusion du vrai et de laisser en haleine un lecteur-spectateur suivant un feuilleton qui n'en finit pas, mettant en scène les bons et les mauvais bougres.

Frantz Fanon notait que quand les Européens commettaient des crimes, on parle de «bavures», mais quand il s'agit des colonisés, Africains ou Arabes, la chose est différente : «Le peuple européen qui torture est un peuple déchu, traître à son histoire. Le peuple sous-développé qui torture assure sa nature, fait son travail de peuple sous-développé. Le peuple sous-développé est obligé, s'il ne veut pas être normalement condamné par les «Nations occidentales» de pratiquer le fair-play, tandis que son adversaire s'aventure, la conscience en paix, dans la découverte illimitée de nouveaux moyens de terreur. Le peuple sous-développé doit à la fois prouver par la puissance de son combat son aptitude à se constituer en nation et par la pureté de chacun de ses gestes, qu'il est jusque dans les moindres détails le peuple le plus transparent, le plus maître de soi.»

Les jugements hâtifs, le mensonge par omission, le manque de prudence et de distance, l'absence d'un regard critique et de la diversité des sources rendent suspects des médias d'Europe et du Golfe, moins professionnels, s'engageant dans une opération de diabolisation de l'ennemi, convoquant deux formations discursives. La parole de l'un est sacralisée alors que le propos de l'ennemi (Gbagbo ou Kadhafi) est mis en suspicion et en accusation avec l'apport de «consultants» convoqués uniquement pour cautionner le discours dominant.

Les soutiens des gouvernements en place sont déconsidérés, présentés comme des «mercenaires». Les mercenaires sont des noirs. Le racisme ordinaire est de mise. La télévision ou le journal deviennent le support privilégié de la parole dominante, excluant de fait tout discours appelant à une certaine modération (Union africaine, pays latino-américains, certains Etats arabes, Russie, Chine...), à une véritable protection de toutes les populations libyennes et ivoiriennes et à un dialogue politique pouvant mettre un terme à ces guerres civiles entretenues, parce que s'inscrivant dans une sorte d'entreprise coloniale.

L'Arabe et l'Africain sont d'éternels barbares, vivant dans un temps mythique, comme l'avait déclaré le président français à Dakar. Le regard reste toujours travaillé par une Histoire trop controversée et marquée par le discours religieux latent ou explicite. On se souvient de la fameuse «croisade» de Bush, des déclarations de Berlusconi ou de

certains hommes politiques et journalistes européens et américains et les dernières sorties du ministre de l'intérieur français, Claude Guéant, stigmatisant l'islam et les musulmans et évoquant une certaine «croisade». Ce n'est pas du tout nouveau, L'anthropologue Ernest Gellner ne déclarait-il pas ceci en 1983 : «Les musulmans sont une nuisance. En fait, ils l'ont toujours été.» Certes, le propos est à nuancer malgré les graves glissements sémantiques investissant le langage politique et idéologique «occidental». Les thèses de Huntington ou de Bernard Lewis, d'ailleurs sérieusement combattues par le Palestinien Edward Said, privilégient l'idée de «conflit des civilisations» et confortent un discours colonial trop empreint par un «occidento-centrisme» qui considère que toute réforme, tout comportement et toute attitude devraient être façonnés par l'Occident fonctionnant comme un véritable empire, une dictature, certes traversée par de nombreux conflits d'intérêts. Mais il est vrai également que les pouvoirs arabes en conflit avec leurs sociétés contribuent grandement à la reproduction de ce discours, parce qu'ils estiment que leur maintien dépend exclusivement du bon vouloir des puissances occidentales. Tous parlent aujourd'hui à l'unisson de «démocratie» alors que les mêmes oligarchies gouvernent toujours.

Le discours «occidental» sur les Arabes a une histoire qui remonte loin dans le passé des relations conflictuelles entre ces deux mondes. Les uns et les autres, Occident et Orient, ont intériorisé des attitudes agressives et des comportements antithétiques et antagoniques. La colonisation qui reste encore d'actualité a encore aggravé sérieusement les choses, elle a profondément conforté et renforcé le discours négateur des Arabes. L'Arabe n'a pas de singularité ni d'identité, comme celui que tue Meursault de Camus, parce qu'il est tout simplement un Arabe (la majuscule lui sied à merveille). Il n'est plus facile d'être un Arabe dans le monde d'aujourd'hui, subissant la suspicion de l'Occident et la répression des régimes en place.

Malgré certains traits constants et invariables, l'Occident n'est pas une totalité, il est traversé par des courants divers, comme d'ailleurs l'Orient. Même le «savoir», dans ces conditions, est instrumenté favorisant le regard du centre et dévalorisant les lieux de l'altérité. L'autre est vécu comme étrange, étranger et barbare. Ce discours ethnocentriste est souvent intériorisé par les élites et les universitaires arabes qui le reproduisent dans leurs travaux et leurs positions, en évitant de l'interroger tout en reprenant ses grilles et ses jugements, reproduisant, souvent de manière inconsciente, une sorte de racisme ambiant et latent. Les références exclusivement occidentales et l'usage de grilles, probablement opératoires dans les sociétés d'origine, peuvent être inefficaces dans l'analyse des sociétés arabes.

L'Arabe et l'Africain sont plus ou moins acceptés s'ils renient leur propre identité. Mohamed Arkoun l'explique très bien à propos de l'émigration : «Les Français modernes, représentants des Lumières laïques, ont créé en Algérie le droit de l'indigénat conçu et géré par l'État républicain.

L'Autre est ainsi vraiment l'étranger radical, qui ne peut entrer dans mon espace citoyen ou dans mon espace de valeurs religieuses et/ou démocratiques que s'il se convertit ou s'assimile, comme on dit encore à propos des immigrés.»

L'«Occident», prisonnier de ses dogmes et de ses croyances originelles, se cherche un bouc émissaire qu'il identifie dans l'islam et le monde arabe installés dans une posture éternelle de «terroriste» et d'«ennemi».

De nombreux intellectuels occidentaux assimilent trop vite l'Arabe et le musulman à un terroriste en puissance, confondant souvent résistance et terrorisme comme si les Européens avaient, eux seuls, le monopole de la résistance. L'Europe se fabrique son propre Orient, la violence à fleur de peau et le couteau entre les dents.

Elle crée un vocabulaire qui serait l'apanage d'Arabes et de musulmans, trop suspects, trop barbares et cherchant à détruire un Occident en danger devant la menace de gens venus d'ailleurs dont on refuse toute différence et toute reconnaissance. Leur histoire est montrée comme une succession d'assassinats, de viols et d'événements sanglants comme si l'Occident, qui a des millions de morts et d'insupportables tortures sur la conscience, pouvait se dédouaner en cherchant à projeter sa propre violence sur les autres et à effacer des siècles d'absolutisme, de violences coloniales et d'inquisition.

On se souvient de la sortie médiatique de Silvio Berlusconi, il y a quelques années, sur les élections en Irak les considérant comme susceptibles de sortir les Arabes du Moyen-Age. Il n'y a pas si longtemps, il avait déclaré que l'Occident était supérieur à l'islam comme s'il fallait opposer par tous les moyens deux instances religieuses. Le discours des journalistes et des écrivains accompagnant la colonisation se retrouve pris en charge par leurs homologues d'aujourd'hui qui reprennent à quelques virgules près les mêmes expressions et la même logique consistant à considérer l'entreprise d'occupation comme foncièrement positive, visant à sortir de la léthargie et de la barbarie les pauvres colonisés, trop sauvages pour accepter cet intérêt d'ordre philanthropique.

Certes, la colonisation a pris d'autres formes, plus souples, mais le regard tarde à se transformer. C'est souvent une sorte de non-dit et d'implicite qui marque le discours trop sollicité par les différentes contingences historiques et religieuses et un imaginaire, produit de constructions fantasmagoriques et mythiques, donnant à voir une image déformée de celui qui ne vous ressemble apparemment pas. Jacques Derrida a bien raison de parler de la «déraison mythique» qui caractérise ce regard que se portent les uns et les autres, s'excluant et se niant.

C'est vrai que parfois, dès qu'il s'agit de cet «Orient» fabriqué par l'«Occident» en fonction de ses intérêts et de ses fantasmes, le discours paternaliste, usant de mots et d'expressions redondants, traverse toute la représentation. Venant de Berlusconi qui semble ignorer les différentes fractures qui ont endeuillé l'Europe, les centaines de milliers de déportés et de morts après la Commune de Paris de 1871, l'ère du fascisme et du nazisme, produits d'un «Occident» trop sûr de lui qui continue à permettre l'emploi d'un discours anhistorique, la chose paraît

normale. Sans parler des expéditions coloniales. Sans aller jusqu'au Moyen-Age et aux différentes tendances inquisitoriales caractérisant l'histoire de l'Europe, comme d'ailleurs, celle du «Monde arabe», trop négativement marqué par les différentes colonisations et les répressions continues de régimes illégitimes trop bien soutenus par un «Occident» qui se souvient de la démocratie à des moments précis, c'est-à-dire en fonction de ses intérêts immédiats et de ses calculs géostratégiques. Les affaires libyenne, ivoirienne et arabe de ces dernières semaines ne sont rien d'autre que l'expression d'intérêts précis des puissances occidentales : l'odeur du pétrole, du gaz et de l'uranium est trop forte, surtout aujourd'hui. La géostratégie dicte sa loi. L'Afghanistan, l'Irak, le Soudan, la Somalie sont revenus à l'ère de la pierre, avec des centaines de milliers de morts.

Le monde commence à changer, notamment avec l'apparition de nouvelles puissances possibles et le niveau de scolarisation pouvant permettre aux «peuples» de s'armer intellectuellement et de mieux saisir le fonctionnement de leurs sociétés. De nombreux hommes politiques et intellectuels européens pensent que le salut viendrait d'une assimilation forcée du modèle et du regard «occidental» considéré comme seul et unique modèle universel. Cette «universalisation» musclée du schéma «occidental», favorisée par la puissance militaire et économique, est factice et illusoire, produisant un discours double et des pratiques syncrétiques paradoxales et schizophréniques, provoquant maints quiproquos et de multiples désillusions. Comme l'«Occident» a son «Orient», l'«Orient» aussi a fabriqué son propre «Occident» trop nourri par une histoire souvent conflictuelle et marquée par le rejet et l'exclusion de l'Autre, position accentuée par la colonisation et ses atrocités. Même si les populations arabes qui ont, en grande partie, bénéficié de l'éducation et d'une certaine ouverture d'esprit leur permettant de rompre avec le passé colonial, trop privatif, désirent ardemment la mise en œuvre de profondes transformations démocratiques, elles s'y refusent dès que les «Occidentaux» se mettent à proposer des modèles à suivre. C'est le cas du projet du «Grand Moyen-Orient».

Les télévisions «occidentales» emploient souvent quantité de «spécialistes» et d'«intellectuels médiatiques» procédant d'une logique de cautionnement du discours dominant et entretenant des discours islamophobes et paternalistes, altérant toute possible communication. Cette attitude a été, à maintes reprises, dénoncée par le sociologue Pierre Bourdieu qui y voyait une grave dérive et un déni de démocratie provoquant, par la force de la puissance médiatique, un dangereux «ordre des choses» naturel : «De toutes les formes de «persuasion clandestine», la plus implacable est celle qui est exercée tout simplement par l'ordre des choses.»

Cette idée de Bourdieu met en pièces cette caricature de démocratie, lieu central d'une violence double, à la fois symbolique et concrète. Les puissances économiques et financières dessinent désormais les contours du jeu démocratique. Cette démocratie «occidentale» est une caricature de la démocratie athénienne qu'Aristote dépeignait de cette manière dans son ouvrage *La politique*, traduit par les Arabes et découvert par l'Europe, au XIII^e siècle, grâce à cette traduction : «En démocratie, les pauvres sont rois, parce qu'ils sont en plus grand nombre, et parce que la volonté du plus grand nombre a force de loi.»

L'Europe et l'Amérique veulent faire de la Grèce, pour des raisons de commodité idéologique et symbolique, leur référence originelle alors qu'ils l'ont découverte très tardivement. Ce n'est pas pour rien que l'offensive contre le régime libyen s'intitule : Aube de l'Odyssee.

A. C.